

INTRODUCTION

par Émilie Frémond

« Le rêve décousu vient du mouvement tumultueux des brins : l'un fait entendre un discours, l'autre excite un désir, un troisième suscite une image. C'est la conversation de plusieurs personnes qui parlent à la fois de différents sujets. Cela ressemblerait encore davantage à ce jeu, où l'on écrit un commencement de phrase, qu'un autre continue et ainsi successivement. »

Denis Diderot, « Sommeil », *Éléments de physiologie*¹

I. EN REMONTANT LE FIL

Quel est le point commun entre un poète qui écrit sous hypnose, un artiste qui installe son lit dans une galerie et le corps d'une femme allongée sur la scène d'un théâtre, surmonté d'un écran vidéo et où se joue une autre scène? Sans doute moins le rêve, que sa condition même – le sommeil – et la mise en scène de cet état de conscience modifiée. Il faut remonter au début du xx^e siècle pour voir le sommeil placé au centre d'un projet expérimental à la fois esthétique et éthique. En pleine vague de la métapsychique, alors que Charles Richet vient de faire paraître un traité chez Alcan, que la presse quotidienne publie des articles sur les expériences menées à la Sorbonne par d'éminents professeurs de psychologie avec une médium nommée Eva, de jeunes hommes – pour certains ex-dadaïstes – se laissent séduire par l'hypnose alors à la mode, dans l'espoir de trouver une nouvelle façon de fertiliser leur imaginaire. Si l'hypnose n'est pas chose nouvelle, elle a trouvé, à la

1. Denis Diderot, *Éléments de physiologie*, éd. de Paolo Quintili, Honoré Champion, 2004, p. 312.

Hermann copyright NS 745 - janv 2025
Ne pas diffuser ni reproduire sans autorisation

fin du siècle précédent, une nouvelle dimension médicale et scientifique dans les services des Professeurs Pierre Janet et Jean-Martin Charcot. À la Salpêtrière, on tente de soigner les hystériques en les plongeant dans cet état second qui serait propre à « délier » les inconscients. Chargées dès le départ d'un potentiel spectaculaire et attirant dès lors un public nombreux, ces séances deviennent des spectacles à part entière, véritables divertissements de cabaret, comme en témoigne le numéro des magnétiseurs Donato et Bénévol auquel assiste le jeune Robert Desnos en septembre 1922. Or, de septembre 1922 à février 1923, ceux qui formeront dès l'année suivante le groupe surréaliste confèrent aux sommeils hypnotiques une portée décisive pour l'évolution du mouvement et l'histoire de cet état qui ne cessera désormais d'intéresser dans le même temps la médecine – relayée bientôt par les neurosciences – la littérature, les arts et jusqu'aux sciences sociales.

Quelle fut la postérité des sommeils hypnotiques devenus, à la faveur d'une antonomase, *Sommeils*²? Sans que l'intérêt suscité par le rêve jamais ne décline, le dispositif expérimental des *Sommeils* n'en a pas moins fait long feu, comme l'écriture automatique dont Breton a très tôt reconnu « l'infortune continue³ ». Bien que le rêve n'ait fait l'objet dans le surréalisme historique de l'entre-deux-guerres d'aucune enquête majeure comme il y en eut sur le suicide, la rencontre amoureuse, les embellissements de Paris ou la sexualité – si l'on excepte l'enquête parue dans *Le Disque vert* en 1925 –, la publication en 1938 chez Guy Lévis Mano par André Breton d'une anthologie de textes intitulée *Trajectoire du rêve* marque un temps fort en donnant à relire des textes moins connus de Paracelse, Dürer ou Pouchkine et en offrant aux compagnons du surréalisme Albert Béguin, Pierre Mabille ou Ferdinand Alquié, l'occasion de quelques éclairages obliques. Dans la revue *Bief. Jonction surréaliste* qui paraît entre 1958 et 1960, on peut encore lire sur des pages roses les réponses à quelques enquêtes : « votre vie onirique est-elle plus riche à la ville qu'à la campagne? », « vous

2. C'est également sous ce titre que les éditions Gallimard ont édité récemment dans la collection Poésie une sélection des dessins hypnotiques réalisés par Desnos et conservés à la Bibliothèque Jacques Doucet.

3. André Breton, « Le Message automatique », *Point du jour*, in *Œuvres complètes*, t. II, éd. Marguerite Bonnet, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 380.

est-il arrivé de reprendre un rêve à l'endroit où il s'était arrêté, un ou plusieurs jours auparavant?⁴ ».

Le tropisme anthropologique qui marque le surréalisme de l'après-guerre invite cependant à accorder une place nouvelle aux mythes des cultures indiennes et océaniques. Breton fait ainsi l'éloge des écorces peintes par les aborigènes d'Australie, pratique artistique et rituelle qui leur permet de renouer avec l'« Alcheringa », *le temps des rêves*⁵ ». *Alcheringa*, c'est précisément le titre que choisit en 2019 le Groupe surréaliste de Paris pour sa nouvelle revue. La couverture du numéro 1 présente un objet intitulé « L'aquarium des rêves », quand le numéro 2 semble presque entièrement construit autour du rêve : jeu, « nouvelle enquête sur le rêve » (Joël Gayraud), « brèves de rêves » et jusqu'au « Paysage de rêve » de Dürer qu'on trouvait déjà en 1938 dans *Trajectoire du rêve*. *Alcheringa* complète et relaye d'ailleurs le bulletin électronique *Dreamdew*. *Oneiric communication*, publié en anglais depuis 2015 par les membres de divers groupes surréalistes internationaux⁶.

2. POLITIQUE DU RÊVE

Les ambitions de la revue *Alcheringa*, qui ne propose rien moins que d'incarner « le surréalisme aujourd'hui », sont assez représentatives d'un tournant politique du rêve. On assiste en effet depuis quelques années à

4. *Bief*, n° 3, 15 janvier 1959 et n° 4, 15 février 1959, Le Terrain vague.

5. C'est dans la préface à l'ouvrage de Karel Kupka, *Un art à l'état brut* (1962) intitulée « Main première » (reprise dans le recueil posthume *Perspective cavalière*) que Breton évoque la collection d'écorces peintes de l'ethnologue et cette notion propre à la mythologie des aborigènes de la Terre d'Arnhem. Pour un éclairage anthropologique sur cette pratique, on se reportera aux travaux de Jessica De Laryg Healy et d'Arnaud Morvan publiés dans la revue *Gradhiva*.

6. Initialement intitulé *Sundew* (« la rosée du soleil ») au moment de sa création par Bruno Jacobs du Groupe surréaliste de Stockholm, le bulletin rebaptisé *Dreamdew* (« la rosée du rêve ») dès sa quatrième livraison compte à ce jour 35 numéros. Le dernier publié en juin 2024 est consacré au roumain Dolfi Trost, la revue étant désormais dirigée par Sasha Vlad, artiste et traducteur américain. L'ensemble des numéros sont consultables en ligne : URL <https://peculiarmormyrid.com/dreamdew/> [consulté le 14 mars 2024]. Le bulletin est hébergé sur le site d'un collectif international « Peculiar Mormyrid » qui édite sa propre revue en ligne. Le numéro 6, *The Nocturnal*, Winter 2017, est précisément consacré au rêve et fait une large place aux membres du Groupe surréaliste de Paris.

la naissance d'une véritable écologie du rêve marquée par une approche combinée – politique, anthropologique et sociologique – du sommeil et des rêves qui s'illustre autant dans le domaine français qu'anglo-saxon. L'ouvrage de Jonathan Crary, *24/7 : Late Capitalism and the Ends of Sleep* (2013), traduit l'année suivante en France sous le titre *24/7 Le capitalisme à l'assaut du sommeil* constitue sans doute le signe majeur de cette politisation du sommeil et de l'intérêt croissant des sciences sociales comme des *Media studies* pour le rêve, politisation à laquelle participent également les pratiques artistiques et muséographiques. Le projet lancé en 2015 par une chercheuse de la Western University au Canada (Ontario), Sharon Sliwinski, intitulé *The Museum of Dreams* est en effet à l'origine d'une exposition qui fut organisée par le Museum de Londres en 2021, intitulée *Guardians of Sleep*, en référence à la définition freudienne du rêve. Une enquête réalisée par King's College en collaboration avec un institut de sondage ayant démontré les effets délétères de la crise du Covid-19 sur le sommeil, les Londoniens furent invités à participer à une collecte de rêves dont l'exposition devait permettre de diffuser le résultat. Le site du projet *Museum of Dreams* propose les récits de rêves comme autant de documents sonores et s'accompagne de ressources comme cet essai intitulé *How to Do Things with Dreams* (« Comment se servir des rêves ») qui, encore une fois replace la question politique au premier plan⁷. Que faire de son rêve quand on est un enfant victime de la guerre en Syrie, un autochtone en régime colonialiste (c'était déjà le cas de Jimmy P. auquel Arnaud Desplechin a consacré un film⁸) ou une femme victime de violence sexuelle? Les projets se multiplient ainsi dans le domaine anglo-saxon, pour inscrire le sommeil plus encore que le rêve au sein de déterminismes sociaux et historiques : on peut citer à cet égard le projet de recherche-crédation *Sociability of Sleep*⁹ dont le numéro spécial de la revue *Intermedialités*,

7. Disponible dans la rubrique « ressources » du site, URL <https://www.museumofdreams.org/resources> [consulté le 14 mars 2024], le collectif *How to Do Things with Dreams*, 2018 réunit quatre contributions consacrées aux « conséquences psychosociales des guerres, de la colonisation et des violences sexuelles » (nous traduisons).

8. Le film d'Arnaud Desplechin, sorti en 2013, est inspiré de l'ouvrage de Georges Devereux, *Psychothérapie d'un indien des plaines : rêve et réalité (Reality and dream : psychotherapy of a plains indian, 1951)*, trad. Françoise de Gruson, Paris, Jean-Claude Godefroy, 1982.

9. *Sociability of Sleep (2021-2023)*. URL : <https://sociabilityofsleep.ca> [consulté le 19 juin 2024]

« Dormir » (printemps 2023) illustre les orientations ou *Writing the Sleep crisis*¹⁰, deux exemples qui témoignent de la vivacité des *Sleep studies*. La publication par Bernard Lahire en 2018 de *L'interprétation sociologique des rêves* suivi de *La part rêvée* en 2021 s'inscrit dans ce contexte, quoique la France, par sa longue fidélité au freudisme, ait tardé à interroger le rêve sous son versant sociologique¹¹. Le choix d'illustrer les deux volumes successifs par deux tableaux de René Magritte (*Les Valeurs personnelles*, 1952 ; *La Durée poignardée*, 1938) en dit long cependant sur la prégnance du surréalisme, en contexte francophone, dès lors qu'on choisit de remonter le fil du rêve.

La littérature contemporaine n'est pas en reste : quand Grégoire Bouiller raconte dans *Charlot déprime* sa journée passée aux côtés des Gilets jaunes, il l'accompagne d'un long récit de rêve *Un rêve de Charlot*¹² qui montre la manière dont les tourments d'un sujet s'amalgament avec ceux de son époque. Charlotte Beradt se demandait déjà en 1966 comment on rêvait sous le III^e Reich et Pierre Pachet le rappelle au sujet du chapitre de Primo Levi « Mes nuits », dans *Si c'est un homme* : avec la Shoah « on a touché à l'homme » parce que « le sommeil lui aussi a été atteint¹³ ». On ne peut plus rêver en marge de l'histoire, ni des cadres anthropologiques d'une culture. Les ouvrages récents de Nastassja Martin, *Croire aux fauves*, mais plus encore le récent essai tiré de son expérience au Kamtchatka, *À l'Est des rêves*, constituent un signe supplémentaire de l'impossibilité d'envisager aujourd'hui le sommeil et le rêve d'un point de vue strictement esthétique, qui serait celui de la littérature et des arts, ou supposément rationnel, qui serait celui des neurosciences.

10. URL : <https://www.writingsleep.com> [consulté le 19 juin 2024]

11. Citons tout de même les travaux de Maurice Halbwachs (*Les Cadres sociaux de la mémoire*, 1925), Roger Bastide (*Le Rêve, la transe et la folie*, Flammarion, 1972) et Jean Duvignaud, Françoise Duvignaud et Jean-Pierre Corbeau (*La Banque des rêves. Essai d'anthropologie du rêveur contemporain*, Payot, 1979).

12. Grégoire Bouiller, *Charlot déprime* suivi d'*Un rêve de Charlot*, Flammarion, 2019. Michel Houellebecq fait par ailleurs une part notable aux rêves de ses personnages dans *Sérotonine* et *Anéantir* où la question du rêve se trouve posée dans le cadre de la maladie.

13. Pierre Pachet, « La force de dormir », *La Force de dormir*, Gallimard, nrf essais, 1988, p. 24-25.

3. CORPS EXPOSÉS

La multiplication des expositions sur le sommeil et le rêve, depuis l'exposition majeure au CAPC de Bordeaux en 2006, *Dormir, rêver... et autres nuits*, paraît être un signe supplémentaire de cette volonté de multiplier les voies d'accès au sommeil et au rêve. En 2013, la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image consacre son édition à la question du rêve (« Nocturnes, le rêve dans la bande dessinée »), la même année le Musée du Luxembourg présente une exposition intitulée « La Renaissance et le rêve ». En 2015 s'ouvre au Centre Pompidou de Metz l'exposition de Pascal Rousseau *Cosa mentale. Art et télépathie au XX^e siècle*, dont l'exposition en 2021 à Nantes *Hypnose, art et hypnotisme de Mesmer à nos jours* constitue en quelque sorte l'approfondissement. En 2016, le Musée Cantini de Marseille lance son exposition sur le rêve, empruntant son affiche à une toile de Man Ray bien connue (*À l'heure de l'Observatoire. Les amoureux*). La 59^e édition de la Biennale de Venise rendait enfin hommage en 2022 à Leonora Carrington en intitulant la manifestation *The Milk of Dreams*, en souvenir de l'un des carnets de rêve de l'artiste. Parmi les travaux parus pendant la même période, on retiendra ceux de Véronique Dalmasso, historienne de l'art spécialiste de la Renaissance italienne et des états de *vacatio animae* – le sommeil et la syncope – en particulier *Regards sur le sommeil* qui établit d'intéressants parallèles entre art renaissant et art moderne et contemporain¹⁴.

Si le rêve s'expose bien, le développement depuis les années soixante de performances au sein des lieux de l'art a montré que l'une des manières d'interroger en même temps le statut de l'œuvre, les pouvoirs du corps de l'artiste, l'espace muséographique mais aussi la valeur sociale et esthétique du sommeil était encore d'exposer le dormeur, depuis Chris Burden (*Bed piece*) qui le premier, en 1972, s'expose pendant vingt-deux

14. *Façons d'Endormis 1, Le Sommeil entre inspiration et création*, Véronique Dalmasso (dir.), Éditions Le Manuscrit, 2012 ; *Façons d'Endormis 2*, Véronique Dalmasso et Stéphanie Smalbeen (dir.), Éditions Le Manuscrit, 2014 ; Véronique Dalmasso et Stéphanie Jamet-Chavigny, *Regards sur le sommeil*, Éditions Le Manuscrit, 2015. V. Dalmasso emprunte à Marsile Ficin ces états de *vacatio* qui sont au nombre de sept : « le sommeil, la syncope, l'humeur mélancolique, un tempérament équilibré, la solitude, la stupeur et la chasteté ». « Avant-propos », *Regards sur le sommeil*, p. 13-14.

jours au centre d'une galerie de Los Angeles¹⁵, à Virgile Novarina qui, depuis 2006 dort dans des vitrines de galerie d'art ou expose à grande échelle les ondes de son cerveau dormant¹⁶, en passant par Abraham Poincheval, artiste performer adepte de l'auto-enfermement. Ce dernier a ainsi accepté en 2021 de s'enfermer pendant sept jours continus à la Galerie Perrotin dans un double de lui-même – une statue moulée en aluminium à peine plus grande que lui, abouchée à un immense quadrilatère épousant le champ de vision de l'artiste – autrement dit de vivre, dormir, rêver pendant sept jours avec pour seule interaction la vue d'une toile d'Hans Hartung. Le but assumé était double, battre un record (faire du « tableau de Hartung dans l'histoire de l'art, l'œuvre la plus longtemps observée de façon continue par un individu ») et inviter les neurosciences sur le terrain de l'art : analyser une « expérience esthétique » et « les états de conscience modifiés devant la toile¹⁷ » : autrement dit documenter par une étude électroencéphalographique l'expérience d'un artiste rêvant devant l'œuvre d'un autre artiste¹⁸. La conclusion de l'équipe scientifique, qui cherchait à « étudier le sommeil d'un artiste performeur sur le plan de son organisation et de ses rythmes en conditions d'enfermement extrême¹⁹ » n'est sans doute pas à la hauteur de la publicité donnée à l'événement. On découvre que le sommeil paradoxal et les rêves s'effondrent, moins parce que le

15. Voir à cet égard Véronique Dalmaso & Stéphanie Jamet-Chavigny, « L'artiste endormi », dans *Regards sur le sommeil*, Éditions Le Manuscrit, Via Artis, 2015, p. 179-187.

16. Voir à cet égard les performances intitulées *En somme* (2006) et *La Bulle paradoxale* (2017), issue de la collaboration de Virgile Novarina avec l'artiste numérique Walid Breidi. Celle-ci expose l'artiste endormi à la projection d'images colorisées et déformées par ses ondes cérébrales captées en direct à l'aide d'un bandeau à électrodes. On trouvera une présentation du projet plus détaillée sur le site internet : <https://virnova.wixsite.com/bulle-paradoxale>. Voir aussi *Rêve quantique, le jour où j'ai imaginé l'océan* (2020).

17. Voir le projet présenté sur le site de la Galerie Perrotin :

URL https://static.perrotin.com/presse_expo/press_release_7592_1.pdf?v=1622988827 [consulté le 13 mars 2024].

18. On peut songer dans le même ordre d'idée à la performance du duo néerlandais Bik Van der Pol *Sleep with me* (1997) qui invitait les spectateurs à s'allonger pour regarder le film culte d'Andy Warhol, *Sleep* (1964).

19. *Médecine du sommeil*, mars 2022, vol. 19, n° 1. URL <https://doi.org/10.1016/j.msom.2022.01.158> [consulté le 13 mars 2024].

sujet est enfermé que parce qu'il est assis, le relâchement musculaire total, indispensable au sommeil paradoxal devenant alors impossible²⁰.

Que l'on considère les approches sociales et politiques du rêve ou les expérimentations esthétiques, le corps revient, ainsi des images qui illustrent le site *The Museum of Dreams* et qui montrent des corps d'enfant. On est loin des séances de sommeil collectif de ce surréalisme encore à peine esquissé, loin des rêveurs aux yeux fermés qu'on pouvait voir dans le célèbre photomontage de Magritte et dont les portraits en Photomaton encadraient la toile de Magritte, *La femme cachée*²¹. Qu'est-ce qu'un *homme qui dort*? Un enfant, un sauvage, un poète qui « travaille »²², un inconscient qui déguise des pulsions? Une scène vide, un cerveau, des neurones²³?

4. LES ARTS DU SOMMEIL

Que reste-t-il donc, cent ans après l'« épidémie de sommeil [qui] s'abattit sur les surréalistes²⁴ » lors de ces quelques mois de l'automne-hiver 1922 au cours desquels les rêves firent place à l'hypnose et qui devaient déboucher sur l'invention du surréalisme? C'est pour répondre à cette question que nous avons d'abord voulu réunir plusieurs spécialistes du surréalisme, étant donné la multiplication ces dernières années de nouvelles ressources : numérisation des manuscrits de Robert Desnos, le « dormeur éveillé », construction d'un site de valorisation

20. L'ensemble de l'expérience, objectif, méthodes, résultats, conclusion, est résumé en quelques lignes présentées lors du Congrès du Sommeil organisé à Lille en 2021 sur un simple poster.

21. On trouvera sur le site www.andrebretton.fr à la notice « La femme cachée » un lien vers le commentaire par Clément Chéroux du célèbre montage publié en 1929 dans *La Révolution surréaliste*. URL <https://www.andrebretton.fr/fr/work/56600100382980> [consulté le 15/03/2024].

22. André Breton rappelle cette anecdote dans le *Manifeste* : « On raconte que chaque jour, au moment de s'endormir, Saint-Pol-Roux faisait, naguère placer, sur la porte de son manoir de Camaret, un écriteau sur lequel on pouvait lire : LE POÈTE TRAVAILLE. » *Œuvres complètes*, t. I, éd. Marguerite Bonnet, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 319.

23. Voir à cet égard Pierre Pachet, « La personne du dormeur », *Nuits étroitement surveillées. Études psychologiques*, Gallimard, Le Chemin, 1980, p. 90.

24. Louis Aragon, *Une vague de rêves*, in *Œuvres poétiques complètes*, t. I, éd. Olivier Barbarant, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 89.

des archives du poète²⁵, publication de nombreuses correspondances jusqu'alors inédites. Ce collectif s'inscrit cependant dans un travail de longue haleine sur le rêve qui ne saurait se limiter aux études surréalistes, un travail amorcé individuellement par une recherche sur le récit de rêve²⁶ et qui s'est prolongé à travers deux collaborations : la première en 2015 autour d'un numéro spécial de la revue *Otrante* portant sur les intersections entre le fantastique et le rêve²⁷, la seconde en 2017 avec la publication du collectif *Les contours du rêve. Les sciences du rêve en dialogue*²⁸ aux éditions Hermann. Chercheurs en littérature, en cinéma, en sciences humaines ou en neurosciences étaient alors appelés à confronter les méthodes, les façons de voir, de nommer et d'interpréter le rêve depuis la spécificité de leur discipline, un tel dialogue ayant permis de mettre au jour quelques tensions structurantes entre individualité et collectivité, réalité psychique mesurable et représentations, trivialité et merveilleux.

En intitulant ce nouveau volume *Les arts du sommeil*, nous avons donc voulu déplacer l'accent, ouvrir moins les portes du rêve (déjà largement ouvertes), que celles du sommeil, autrement dit envisager un double point de vue : l'intériorité du rêveur, mais aussi l'extériorité du dormeur en partant du constat que le sommeil semble aujourd'hui investi d'une dimension politique et sociale qui a pu faire défaut au rêve, tourné vers l'intime et marqué par une esthétique du merveilleux à laquelle le surréalisme a d'ailleurs largement contribué. Dormir n'est pas rêver, on le sait. Le sommeil soustrait à l'activité sociale, rapproche de la mort – Jean-Luc Nancy le rappelle : « comme la mort, le sommeil, et comme le sommeil, la mort²⁹ » – quand le rêve au contraire, unit et bâtit des mondes. Il suffit de comparer les effets de la privation de sommeil et l'absence de rêve (ou plutôt l'absence de la mémoire des rêves) pour mesurer l'écart. Pierre Pachet résume bien les causes du

25. *Archives Desnos* consultables à l'adresse : <https://www.archives-desnos.fr/>

26. Recherche individuelle qui a mené à la publication par Marie Bonnot de sa thèse soutenue en 2020 chez Honoré Champion en 2023, sous le titre *En rêvant, en écrivant*.

27. Marie Bonnot et Émilie Frémond (dir.), *Otrante*, « Le fantastique et le rêve », Kimé, n° 37, 2015.

28. Marie Bonnet et Aude Leblond (dir.), *Les contours du rêve. Les sciences du rêve en dialogue*, Hermann, 2017.

29. Jean-Luc Nancy, *Tombe de sommeil*, Galilée, 2007, p. 75, l'ensemble du chapitre « Le glas d'une mort temporaire ».

glissement de l'un vers l'autre : « la question du rêve pourrait par là : par un excès d'individualité. Il en va autrement du sommeil » parce que « le fait de dormir est [...] commun, pour l'essentiel³⁰. » « Comme le suicide » ajoute-t-il. Avec le sommeil, c'est le corps qui fait retour et c'est la raison pour laquelle bon nombre des contributions qui suivent feront voir des corps, avant de faire entendre des voix : description angoissée des corps endormis chez Cocteau (S. Linarès), mise en scène de corps rêvant dans le théâtre de Krystian Lupa (F. Toussaint) et le cinéma expérimental de Verena Paravel et Lucien Castaing-Taylor (M. Martin) ou corps en crise dans l'œuvre autobiographique de Pierre Guyotat et Clément Rosset (É. Frémond). Le sommeil et tous ses ratés – insomnie, réveil, somnolence, tous ces « biais » par lesquels on ne peut qu'« approcher le sommeil³¹ ».

De la même manière que l'on constate encore chez de nombreux écrivains et artistes, *a fortiori* lorsqu'ils se réclament du surréalisme, une méfiance à l'égard de toute tentative de rationalisation, identification, localisation du rêve – rationalisation vécue comme une police du rêve – il existe aussi une méfiance à l'égard des séductions du rêve, comme il existe des réticences chez ceux qui se disent « mauvais rêveurs », à l'image d'Antonin Artaud. Plusieurs contributions permettent d'ailleurs de revenir sur certains discours de dévaluation du rêve, dans le sillage de l'expérience surréaliste, qu'il s'agisse de la méfiance de Cocteau devant la « fontaine pétrifiante » du sommeil (S. Linarès) ou de la « résistance à la nuit » d'un Aragon toujours à l'écart, tandis que d'autres, repartant de l'histoire des Sommeils, permettent d'envisager une extension des domaines du rêve (M. Bonnot, A. Poisson, B. Dalens). À travers « les arts du sommeil », ce sont autant les « façons » qu'il y a de dormir et de rêver que nous avons voulu interroger que les possibilités offertes par les différents médiums qui s'en sont saisis : le cinéma depuis les années vingt (E. Plasseraud) jusqu'à aujourd'hui (M. Martin, P. Borrel) ; le théâtre (F. Toussaint, M. Sorel), les arts plastiques (F. Flahutez, M.-P. Berranger, L. Cassagnau), la bande dessinée (J. Schipper) et jusqu'à la musique (D. Bonnec).

30. Pierre Pachet, *Nuits étroitement surveillées*, *op. cit.*, p. 15.

31. Pierre Pachet écrit en effet : « je ne peux prétendre approcher le sommeil, dans son innocence totale, dans sa pesanteur, que par des biais : l'insomnie, le réveil, l'endormissement, la somnolence diurne, le rêve, l'attention, le sursaut ». *Nuits étroitement surveillées*, *op. cit.*, p. 17.

La première partie intitulée « Fortunes du rêve. Histoire et pratiques surréalistes » permet de décrire une trajectoire qui va de la période des *Sommeils* jusqu'aux dernières lueurs du surréalisme historique incarnées ici par l'œuvre de André Pieyre de Mandiargues, mais aussi d'envisager les formes de résistance à la vague de rêve qui s'abat au début des années vingt sur les poètes. Marie Bonnot et Antoine Poisson commencent par revenir sur les archives des *Sommeils* dont ils permettent de mieux saisir l'histoire et la composition, la première s'intéressant dans « Les *Sommeils* en toutes lettres » aux questions que posent de tels documents, notamment celle de l'auctorialité ; le second comparant dans « André Breton éditeur des *sommeils* hypnotiques » les stratégies éditoriales de Breton et Desnos, investis à des titres divers dans le projet surréaliste. Serge Linarès offre ensuite dans « "Fontaine pétrifiante". Cocteau et les langages du sommeil » un éclairage oblique sur l'œuvre d'un contemporain et farouche adversaire du surréalisme dont il décrit la méfiance à l'égard des valeurs accordées au rêve, jugé trop peu spirituel, mais aussi la pratique d'un certain onirisme, qui s'inspire moins de la fantaisie du rêve que de ses mécanismes. L'étude d'Adrien Cavallaro « Aragon, les réticences du rêve » permet de revenir sur l'attitude ambiguë de l'un des fondateurs du mouvement à partir de quatre coups de sonde dans l'œuvre de l'écrivain. Adrien Cavallaro met ainsi en miroir les textes des années vingt et les textes de la dernière période, pour envisager l'évolution des positions théoriques à l'égard du rêve et montrer comment le mécanisme du rêve finit par se superposer au mécanisme de la mémoire – le motif de la cristallisation lié au « falun des rêves » de *Théâtre/roman* permettant de faire le lien avec « l'écumante et large mer intérieure³² » de la période surréaliste. Marie-Paule Berranger propose ensuite une étude de vaste ampleur des usages du rêve chez les poètes et plasticiennes surréalistes, Dorothea Tanning, Bona de Mandiargues, Unica Zürn, Claude Cahun et quelques autres, entrées pour la plupart dans le groupe après la période héroïque. Plusieurs fils de trame apparaissent dans ce « tissu de songes » qui font la marque de cette écriture féminine : une tendance à l'auto-analyse, le rêve étant davantage mis au service de la connaissance de soi que de la théorie du rêve, une liberté plus grande à l'égard du matériau onirique qui entre en composition avec un travail littéraire, ainsi qu'une distance critique

32. Louis Aragon, *Traité du style* [1928], Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1983, p. 208.

à l'égard de la stéréotypie du récit de rêve, signe d'un travail de réappropriation. L'étude de Bahia Dalens fournit de nouveaux matériaux pour la connaissance de ce surréalisme marginal d'après-guerre où s'élabore, loin du récit de rêve orthodoxe des années vingt, une nouvelle manière de fictionnaliser la matière du rêve. S'intéressant à l'onirisme merveilleux des contes d'André Pieyre de Mandiargues, évoqué par Marie-Paule Berranger chez les autrices et plasticiennes surréalistes, Bahia Dalens renverse le point de vue en considérant le rêve moins comme thème ou structure du récit, que comme effet de lecture, à l'origine d'un « onirisme paradoxal » – phénomène qui se traduit par la profonde instabilité du statut du lecteur, tour à tour spectateur ou acteur, à l'image du rêveur.

La deuxième partie, intitulée « Entrée des médiums », a pour vocation d'illustrer la grande diversité des médiums qui ont pu s'emparer du rêve et des phénomènes liés au sommeil, du cinéma aux arts plastiques, en passant par la radio, la musique et le théâtre. C'est la question de la primauté du visuel qui est remise en question, car comme le rappelle Pierre Pachet « on rêve peut-être avec ses yeux, avec les traces de ses yeux, mais on dort avec ses oreilles³³ ». Emmanuel Plasseraud commence par montrer dans son article en quoi le moment de bascule dans les théories du cinéma de la période muette coïncide avec les débuts du surréalisme. Le modèle dominant de l'hypnose utilisé par les théoriciens post-romantiques pour penser l'expérience spectatorielle est en effet remplacé par l'expérience du rêve, une expérience débarrassée de toute mystique et croyance au surnaturel, plus proche du quotidien et faite par tous. De ce changement de paradigme auquel les surréalistes ont largement contribué, Emmanuel Plasseraud analyse les ressorts et les ambiguïtés en s'appuyant sur les théoriciens du cinéma, ainsi que la presse de l'époque. Du cinématographe, on passe ensuite aux machines à rêver. Fabrice Flahutez revient en effet sur « quelques machines à diriger les rêves » – référence explicite à l'un des « savants rêveurs³⁴ » à l'origine de l'intérêt des surréalistes pour le rêve, Hervey de Saint Denys³⁵ – machines qui témoignent d'un élargissement de l'intérêt pour

33. Pierre Pachet, *Nuits étroitement surveillées*, op. cit., p. 19.

34. Voir Jacqueline Carroy, *Nuits savantes. Une histoire des rêves (1800-1945)*, En temps et lieu, Paris, éditions de l'EHESS, 2012.

35. Léon d'Hervey de Saint-Denys, *Les Rêves et les moyens de les diriger. Observations pratiques*, Amyot éditeur, 1867.

l'automatisme psychique aux problématiques de l'objet. Des *Rotoreliefs* de Marcel Duchamp à la *Dreamachine* de Brion Gysin en passant par le Clavilux de Thomas Wilfred, et jusqu'à la transmédiation des machines dans le roman d'André Hardellet, *Le Seuil du jardin*, Fabrice Flahutez montre le potentiel utopique et poétique de ces machines détachées de tout utilitarisme.

La contribution de Manon Houtart élargit le spectre du rêve en introduisant un nouveau médium, dans le sillage des travaux de Pierre-Marie Héron et Céline Pardo sur la radio. De la même manière qu'Emmanuel Plasseraud revenait aux premiers théoriciens du cinéma pour penser l'expérience spectatorielle, Manon Houtart dans « Rêver à voix haute, rêver sur les ondes : la “voix surréaliste” est-elle radiogénique ? » montre à quel point les théories des pionniers de la radio, qui privilégient d'emblée un registre onirique pour faire émerger chez l'auditeur un « théâtre intérieur » guidé par la voix radiophonique », consonnent *a priori* avec la conception surréaliste du rêve. Mais elle montre aussi tout ce qui l'en différencie, expliquant les raisons pour lesquelles Breton s'est longtemps tenu éloigné de la radio. L'unique pièce radiophonique créée par le poète en 1953, *Alouette du parloir*, pour l'émission « Dormeurs éveillés » constitue dès lors un hapax intéressant à plus d'un titre, puisque le rêve y est tour à tour personnage, climat et effet. S'il est également question d'auditeur dans l'étude consacrée à la musique savante de Gérard Besson, c'est sur le terrain de la réception que se situe résolument Damien Bonnet. Dans « L'auditeur endormi ? Poétique et revers critique du sommeil chez Gérard Pesson », il examine à la fois les moyens spécifiques inventés pour évoquer musicalement le sommeil des personnages dans l'œuvre opératique du compositeur et les moyens déployés pour provoquer sinon le sommeil de l'auditeur, du moins sa somnolence à travers un ensemble de berceuses. En relisant l'art musical de Gérard Pesson au prisme des théories d'Adorno sur la musique et de l'influence proustienne sur son œuvre, Damien Bonnet interroge la posture paradoxale de l'auditeur, entre demi-sommeil et demi-réveil, sur laquelle le compositeur entend faire fond pour la réception de son œuvre.

Les deux dernières contributions envisagent enfin la manière dont les matériaux oniriques entrent en composition avec l'écriture scénique et théâtrale. L'article de Marie Sorel, « Traquer quelque chose qui est de l'ordre du rêve ». Le théâtre de Catherine Dasté » propose une étude détaillée de l'expérience matricielle de la dramaturge – l'écriture collective

avec des enfants en milieu scolaire – projet qui combine selon Marie Sorel « l'héritage surréaliste de l'inconscient comme voix à capter, à transcrire et à partager » et « la mythologie de l'enfant créateur ». Entre cette expérience de collecte des rêves d'enfants dans les années soixante, et les pièces plus tardives où le rêve devient simple « dispositif narratif et scénique », se dessine pourtant une forte continuité dont le goût de l'expérimentation et la « valorisation de publics marginalisés » forment les traits principaux. Floriane Toussaint aborde quant à elle le « spectacle du sommeil sur la scène de Krystian Lupa », dramaturge polonais connu pour ses nombreuses adaptations du roman russe et autrichien et son intérêt pour l'inconscient et le rêve. À partir de deux adaptations, *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski et *La Plâtrière* de Thomas Bernhard, ainsi qu'une création *Persona. Marilyn*, Floriane Toussaint analyse les moyens dramaturgiques singuliers de Lupa qu'intéresse avant tout dans le rêve la révélation des fantasmes et des traumas : « trouble spatial », « trouble temporel », spectralisation du paysage sonore, dissociation du sommeil et du rêve par la présence d'un écran vidéo. Elle montre surtout combien le travail du dramaturge avec ses comédiens en amont, à travers des méthodes qui stimulent l'association libre et l'introspection, vise à produire sur scène la présence de « corps rêvant ».

La dernière partie intitulée « Documenter la nuit » mêle à son tour plusieurs médiums, mais réunit des contributions toutes caractérisées par une approche sociologique, anthropologique, expérimentale ou clinique du sommeil et de ses ratés (cauchemars, somniloquie ou insomnie) – approche qui accorde une place privilégiée au corps du rêveur. Pascale Borrel choisit pour objet de son étude le film documentaire de Sophie Bruneau réalisé en 2017, *Rêver sous le capitalisme*, dont elle exploite le principe disjonctif en repartant d'une phrase de Gilles Deleuze particulièrement adaptée à un film fait de récits de rêve que l'image ne cherche jamais à illustrer : « Une voix parle de quelque chose. [...] En même temps, on nous fait voir autre chose. Et enfin, ce dont on nous parle est *sous* ce qu'on nous fait voir³⁶. » Montrant ce que la réalisatrice emprunte à l'anthropologie et à la sociologie, Pascale Borrel souligne pourtant l'irréductible singularité du film de Sophie Bruneau dont elle analyse les choix et l'intelligence du montage. Au-delà des douze récits de rêves qui composent le documentaire et

36. Cité par Pascale Borrel, p. 230.

rèvelent la souffrance au travail, Pascale Borel amène à comprendre le renversement opéré par l'image d'une réalité économique oppressante – l'architecture des bureaux, la transparence angoissante des façades vitrées – en « rêve éveillé » et contrôlé. Le film expérimental auquel est consacré l'article de Marie Martin « Filmer le sommeil ou "écrire sans voir" *Somniloquies* (Lucien Castaing-Taylor et Verena Paravel, 2017) » présente le même type de disjonction entre le son et l'image, avec un degré de complexité supplémentaire puisque les réalisateurs, membres du Sensory Ethnography Lab de Harvard reprennent en 2017 une bande son enregistrée dans les années soixante – « phono-graphie onirique » d'un somniloque volubile – pour lui associer l'image de corps nus filmés « dans une chambre noire expérimentale ». Reprenant la réflexion de Jacques Derrida menée dans *Mémoires d'aveugles* sur le dessin et « plus généralement, l'écriture comme *geste aveugle* », Marie Martin repart de la spécificité du dormeur décrite par le philosophe – un « paraître qui s'apparaît seulement en tant qu'inapparaissant », « l'apparence [d'une] disparition »³⁷ – et fait le pari d'une transposition du dessin vers « l'écriture cinématographique ». Dans un va-et-vient constant avec la pensée de Derrida, elle montre comment les réalisateurs parviennent à « donn[er] consistance, sans jamais la franchir, à la limite représentative qu'est le retrait du sommeil » et s'émancipent de toute tentation de figurer le rêve au profit d'une figurabilité « plasmatique ».

De l'écriture cinématographique comme dessin aveugle, on passe ensuite avec l'article de Johanna Schipper, au dessin des rêves. Dans « Un sentiment de réel. Une esthétique des bandes dessinées issues de rêves (1990-2000) », Johanna Schipper propose une réflexion sur un secteur éditorial de la bande dessinée peu connu, fait de petites revues associatives (*Lapin*, *Ego comme X*) et de fanzines dans lesquels se développent au début des années 1990 de véritables carnets de rêves dessinés où se mêlent autobiographie et esthétique documentaire, selon un héritage surréaliste revendiqué. La chercheuse et autrice s'interroge, en tirant bénéfice de sa propre pratique, sur les résistances de la bande dessinée du réel à la figuration du rêve, écartelée entre les codes fictionnels d'un onirisme convenu et la violence et l'érotisme débridés d'une bande dessinée alternative. Poursuivant la veine autobiographique, Léa Cassagnau étudie dans son article deux œuvres qui mêlent l'une et l'autre

37. Cité par Marie Martin, p. 248.

textes et images : d'un côté les 220 feuillets des *Insomnia Drawings* qui constituent l'un des journaux dessinés de Louise Bourgeois, de l'autre l'essai de Marie Darrieussecq *Pas dormir* dans lequel s'entremêlent, à la manière d'un scrapbook, récit de soi, réflexions sur l'insomnie, citations, dessins, photographies personnelles, coupures de presse, gravures anciennes et images détournées. Léa Cassagnau montre ainsi comment les deux artistes, grâce à ce double régime du textuel et du visuel, parviennent à figurer la tentative de contenir l'angoisse et de mettre fin au ressassement. Elle étudie en particulier les images et modélisations inventées par Louise Bourgeois et Marie Darrieussecq pour penser l'expérience de l'insomnie, loin du mythe de l'artiste créateur et afin de circonscrire « la position paradoxale du sujet dans l'insomnie », à travers une forme de « tiers-lieu ». C'est encore au sommeil troublé et au rêve détraqué que s'intéresse Émilie Frémond dans son étude « Au trente-sixième dessous. Polysomnographie de la mélancolie moderne (*Route de nuit/Coma*) » qui referme ce volume sur d'autres *nuits étroitement surveillées*, lorsque les troubles du sommeil en viennent à signaler un effondrement psychique et physique du sujet. Prenant appui sur le journal de nuit du philosophe Clément Rosset *Route de nuit* (sous-titré « Épisodes cliniques ») et sur le récit construit par Pierre Guyotat de la crise qui le mena jusqu'au coma, Émilie Frémond montre comment ces deux écrivains parviennent à inventer une forme singulière pour fixer la double vacance du rêve et de la dépression – ce que Guyotat nomme *l'inextricable* – et concurrencer par l'écriture le discours médical et ses appareils d'enregistrement.

Des machines à diriger les rêves de Duchamp au démontage de la « machine à fabriquer les rêves » par Rosset, des corps duplices, en prise avec le tragique de la condition humaine décrits par Cocteau au « corps rêvant » branché sur le fantasme créateur mis en scène par Lupa, de la voix radiogénique des « dormeurs éveillés » aux berceuses de Gérard Pesson, du milieu plasmatique créé dans *Somniloquies* par Lucien Castaing-Taylor et Verena Paravel à la « zone des rêves » qui emprisonne le dormeur sans lui donner accès au sommeil, chacun pourra mesurer la réversibilité des valeurs dont sont investis le sommeil et le rêve, mais aussi identifier quelques points de contact de haute intensité.

Hermann copyright NS 745 - janv 2025
Ne pas diffuser ni reproduire sans autorisation